

LA CULTURE DU GENÉVRIER RÉCIT D'UNE RANDO DE 2 JOURS AVEC L'ASBL D'UNE CIME À L'AUTRE

Samuel Puissant

SEPTEMBRE 2019. VALLÉE DU VIROIN.

Je connais un lieu où pousse un des derniers genévriers sauvages du pays. C'est là que j'ai donné rendez-vous à mon groupe.

Bien sûr, il est tordu et il arbore une silhouette quelque peu exotique dans la forêt pré-ardennaise. J'adore croquer quelques baies la saison venue. Il est encore un peu tôt cette année...

« C'est pas un arbre de chez nous ! » m'a dit une fois un stagiaire en formation.

« Est-ce normal de trouver cela ici ? » m'a demandé une autre.

Tout en bouclant mes affaires, je questionne psychiquement la normalité..., parce que la norme, elle se fabrique chaque jour. À dose de gestes et rencontres.

Ma deuxième entrevue du jour sera moins tourmentée que celle avec le poivre du pauvre. La camionnette débarque à vive allure, tout comme la porte coulissante qui s'ouvre avec fracas et ambiance de promesse. Je vois d'abord sortir un fanion, mauve et blanc, planté fièrement pendant que les mains se serrent. J'essaie mes traditionnels bisous de bienvenue, francs et appuyés, comme pour dire « Welcome brother » à un inconnu sauf que... d'une certaine manière... on se connaît déjà : voilà des mois que les jeunes de la Maison de Quartier d'Anderlecht préparent, aux Ateliers Safa, leur « trip de survie » dans la nature !

« On dort où ? Comment on cuisine ? On marche beaucoup ? C'est pas grave si j'ai pas de sac ? »

Ces questions mille fois posées pendant les mois écoulés et qui fusent déjà, font que... je suis déjà un ami !

Les bisous sont un flop, on « cale les sacs » au top... et on démarre !

Le soleil tape, on prend le sous-bois, dans les éboulis mousus de la face nord du tienne... et on se délecte d'une belle gamelle d'Halima : un cumulet complet avec sac de 12 kilos sur le dos !

Je n'aime pas l'idée de « survie », je ne veux pas qu'ils s'imaginent devoir combattre douloureusement les conditions imposées par la nature... En coupant le mot, c'est plus digeste. « Sur-vie » : vivre plus intensément en quelque sorte, être posé sur la vie, se laisser emporter par nos sensations d'homme sauvage retrouvé... C'est ça que je veux leur proposer : se régaler d'odeur, de lumière et de saveurs des bois !

Du haut de la montagne aux Buis, Samy me raconte les Ateliers : « On se voit tous les vendredis, on est comme une famille en fait. Halima nous a demandé de réfléchir à un projet..., et on voulait tous aller dans la forêt et se débrouiller avec ce qu'on a... Alors, on a fait plein de trucs pour gagner de l'argent, tout ça, et on est chauds-patates, ça j'te l'jure ! »

Tu ne dois pas me le dire, Samy, je le sens depuis votre arrivée. Ce groupe a une énergie de fous furieux !

Quelques heures plus tard, l'ascension de la ruine du château de Haute-Roche n'atténue pas l'enthousiasme, mais les corps, si peu habitués aux sacs et aux sentiers non battus, suggèrent une pause. La vue est splendide et le vent chaud délicieux... Chacun savoure l'effort. J'adore cette idée de « paysage fécondé par l'effort »...

Quand je commence à raconter l'histoire du vieux seigneur Frédéric de Dourbes, les bêtes fatiguées s'alanguissent les unes sur les autres pour trouver la plus confortable position et retrouver ainsi ces moments sacrés d'une histoire à écouter... Sauf que j'avais ramassé des bouts de sureau au pied de la ruine et que le conte se transforme en musique. Des petits mirlitons fabriqués, s'échappent les notes d'une vieille comptine wallonne.

— Hein ? Vous ne connaissez pas « La petite gayolle » ?

— Euh... non. O.K., tu nous l'apprends ! Et nous on te fait aussi une chanson, me dit Souleiman...

Je ne sais plus quel « morceau de musique moderne » ils ont essayé de me faire avaler, mais il a constitué les prémices d'un des plus beaux moments d'animation qu'il m'ait été donné de vivre : un peu à l'écart, d'autres se sont mis à fredonner, des voix féminines surtout, des mélodies de méharées débarquent dans mes oreilles de campagnard ignare, et puis d'autres les ont rejoints, et puis tous... : certains chantaient, frappaient des mains. D'autres musaient, jouaient du mirliton... C'était un rythme envoûtant... La beauté du chant me transperce. Je ne comprends rien des paroles, mais qu'il est précieux de voir ces gars, ces filles de seize ans, chanter ensemble. Ça, c'est énorme..., et c'est ce qu'ils sont en train de déposer au monde. J'en ai la chair de poule.

— C'est quoi ce chant ?

— C'est l'arrivée solennelle du prophète à Médine, me dit Hajar.

On ramasse du plantain, de la berce et des orties pour faire nos tapas au coin du feu. On se baigne dans le jour finissant et l'eau glacée du Viroin. On allume le feu, on fait du pain, on coupe les plantes. La nuit vient vite en septembre...

La veillée s'achève, les irréductibles conteurs de blagues exercent leurs talents. J'épale une bâche à l'écart du halo du foyer et plante mon nez dans les étoiles. Moustapha me rejoint, puis Safa. Manal et Kawtar aussi... La Grande Saga s'offre à nous, fidèle. Nous devenons fils des étoiles le temps de parcourir le ciel immense. Ce sont les mêmes éléments qui composent nos corps, elles et nous. Je me dis que nous sommes tous des constellations en fait. Des points qu'on relie, ou pas, à d'autres. Pour y donner un sens ou une beauté.

¹ Citation de Jacques Elisée Reclus

Plus tard, j'épale ma couche pour partager avec les bêtes et les plantes l'incertitude du soleil à venir. J'aime être près de l'eau, mais au sec, sous la voûte épineuse d'une aubépine ou les branches d'un saule. Les flots du Viroin bercent mes pensées. « Viroin, mon ami, as-tu vu, comme moi, Achraf en djellaba autour du feu et Moustapha sur son tapis de prière ? Avais-tu déjà vu ça ? ».

Le murmure de l'onde me susurre une belle idée, déjà entendue, mais qui me poursuit depuis ce jour :

“ L' Homme, c'est la nature qui prend conscience d'elle-même¹ ! ”.

Wassim, Anissa, Nissrine, Coronelle lisse, Pouillot véloce, Stellaire holostée, Tienne aux Pauquis, Revers des Godias, Abannets, Cassiopée, Grande Ourse, Couronne boréale... Si ! Le genévrier est de chez nous. Et nous sommes tous genévriers aujourd'hui...

JANVIER 2020. ANDERLECHT, ATELIERS SAFA.

Toute la maison de quartier est là pour ma venue. On partage un vrai couscous algéro-marocain sur des grandes tables rondes. Je trempe mes doigts avec délectation dans notre amitié scellée un soir de fin d'été et me nourris de chaque visage coloré et enjoué. La surprise arrive : le film de notre séjour et les chants qui recommencent au rythme des djembés. J'essaie « La petite gayolle » au djembé : fatigant !

Et que fait-on cette année ? Tour de table. On sort l'agenda. On se verra quatre fois. Pour que les jeunes puissent eux-mêmes organiser, depuis Anderlecht, leur sortie en forêt et leur bivouac, près de chez eux. Chez nous.

Que c'est bon quand le monde se colore de sens !

